L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 12 MAI 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 12 MAI 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Les protestations dans l'extrême Orient.

Nous avons dit que la guerre sino-japonaise était la boîte de Pandore de l'avenir, d'où devaient s'échapper mille conflits qui finiraient, tôt ou tard, par mettre le monde en feu. Les principaux intéressés n'ont pas compris qu'il fallait y mettre fin le plus tôt possible. Ils sont obligés de subir les conséquences de cette faute, que nous considérons comme impardonnable.

Ce bloc asiatique qu'aucune nation n'avait osé pénétrer, jusqu'ici, de peur de froisser ou de blesser une voisine, on l'a laissé entamer par un Empire de l'extrême-Orient, dont on ignorait le passé, dont on pouvait encore moins prévoir l'avenir. Dès le commencement du conflit, on s'est abstenu d'intervenir pour deux raison principales : d'abord, parce que la moindre démarche faite par celui ci aurait offusqué celui-là, et que l'on voulait, à tout prix, éviter la guerre, qui fait peur à tout le monde.

Puis, on a cédé à un mouvement d'intense curiosité que provoquait une lutte, tout-à-fait nouvelle dans ces contrées lointaines. On était bien aise de se rendre compte de ce que pouvaient produire les nouveaux engins de destruction, dont en n'osait pas se servir soi-même, entre les mains du Japon et de la Chine. On le sait maintenant, la curiosité est satisfaite, mais c'est une satisfaction qui coûtera cher à ceux qui se la sont procurée.

Le fait est qu'il n'y a pas moyen de faire un pas en avant pour pénétrer dans ce bloc, sans faire dresser la tête à quelque puissance européenne, sans soulever à la fois une, deux, trois, quatre protestations, aussi légitimes, aussi justifiées les unes que les autres.

Vous n'avez qu'à jeter les yeux sur cette partie du globe, la plus vaste, la plus peuplée de toutes; vous y apercevrez partout, à l'ouest, à l'est, au nord, au sud, des puissances du Vieux Monde qui sont installées tout autour, dans l'espoir d'y mettre le pied, quelque jour, mais sans qu'aucune ose prendre l'initiative et attacher le grelot.

Cette situation étrange aurait pu durer longtemps, bien longtemps encore, si le peuple Japonais, auquel personne ne songeait —car les nations européennes ont un peu ce défaut de s'imaginer qu'elles sont les seules qui existent sur notre boule ronde, et qu'elles sont le principe et la fin de tout —n'eut pris l'initiative.

Le Japon vient de leur prouver le contraire, à leurs dépens, et il est difficile de prévoir comment tout cela finira.

Les protestations, les occasions de conflit pleuvent de tous les cotés. Hier, c'était la Russie, à propos de la Mantchourie; aujourd'hui, c'est la France, à propos de Formose. Sur quoi, l'Angleterre commence enfin à s'émouvoir et à montrer les dents. Nous savons bien qu'il est assez difficile à ces deux peuples d'arriver à s'entendre sur une question étrangère quelconque. Mais qui pouvait s'attendre à ce que, Formose japonisée, devînt une occasion de conflit, un *casus belli*, entre ces deux puissances.

Notez bien qu'il n'y a rien de bien sérieux là-dedans.

La grande lutte de l'avenir aura lieu entre la Russie et la Grande Bretagne; alors la situation deviendra grave. Il en résultera fatalement une transformation complète, prodigieuse, dans la carte du globe, et il se peut qu'un des deux grands adversaires disparaisse de la liste des nations.

LES OUVRIERS DE LA PENSÉE.

Avec le nouveau livre de M. Jules Bois, nous allons apprendre ce que c'est que la *Douleur d'aimer*. C'est la confession d'un jeune homme mystique qui, pour avoir trop souffert au milieu des femmes qui l'entourent, se retire de l'amour, guéri. Il s'agit, on le devine, du mal sentimental, non d'autre. Le jeune homme s'en va alors vers la vertu, et, dégagé du lien charnel, élargit sa conception de l'amour jusqu'à l'altruisme pur.

Ce livre de célibataire paraîtra en mai, le mois de Marie.

M. René de Pont-Jest vient de finir un nouveau roman : *Grand mariage*, dont le sujet est puisé dans les unions princières que les misses américaines contractent en Europe, grâce à leurs millions de dot.

Ce sera, à n'en pas douter, un nouveau grand succès à ajouter à la liste déjà longue —42 romans— de l'heureux rival des Montépin et des Boisgobey.

Après la Provence, la Gascogne.

La petite ville de Nérac, en Béarn, s'apprête à fêter somptueusement, en juillet prochain, l'inauguration d'un buste de Marguerite de Navarre, l'auteur de l'*Heptaméron*.

Des jeux floraux, des tournois, des cavalcades et des gaîtés de toute sorte seront organisés à cette occasion dans la garenne qui fut plantée sous le bon roi Henri.

Le Tout-Paris félibriste figurera à cette solennité.

Planat de La Faye, qui fut aide de camp de Lariboisière et de Drouot et officier d'ordonnance de Napoléon Ier, avait laissé de très curieuses notes, des lettres et des souvenirs sur les campagnes du premier Empire et sur Napoléon lui-même.

Le 19 du dernier mois, un gros volume de ces Mémoires a paru. Planat de La Faye, à qui Napoléon a légué 40.000 francs, est le seul officier d'ordonnance qu'il ait nommé dans son testament. Planat de La Faye fit mille efforts pour rejoindre l'Empereur à Sainte Hélène; mais l'autorisation lui fut toujours refusée par l'Angleterre.

Le livre est précédé d'une importante introduction de M. Vallery Radot.

Snob, de M. Paul Gavault, qui eut dernièrement des démêlés avec M. George Duruy, est annoncé pour bientôt. C'est l'histoire d'un jeune homme de province, fils d'une forte race de tanneur, qui vient à Paris muni de tous les espoirs et de toutes les naïvetés, et qui tombe de journal en théâtre, et de liaison en liaison, jusqu'à la désillusion finale. Il retourne alors à Argentan, où il continue les traditions de sa tannante famille.

Candide en 1895.

Le Mékong et Madagascar.

Le Mékong et Madagascar ont défrayé dernièrement la faconde des orateurs de la Chambre des communes. A Madagascar, il s'agissait d'un touriste anglais pris en flagrant délit de curiosité, qui a été expulsé pour ne pas être passé par les armes. Dans le Mékong, il s'agit des entreprises des Français qui poussent chaque jour leurs établissements vers le haut du fleuve, en quête de mines d'or hypothétiques. Le gouvernement anglais, qui n'aime pas à tirer sa poudre aux moineaux, est très refroidi sur l'avenir de ce pays. On sait qu'après de laborieuses négociations avec la Chine, il avait été établi, il y a deux ans, un *modus vivendi* pour les rapports commerciaux entre le Thibet et les provinces chinoises limitrophes. Un tarif fut rédigé et une douane chinoise établie. C'est même un employé anglais que les Chinois confinèrent malicieusement dans ce désert. Or, en dix-huit mois, il ne s'est pas présenté un seul colis à la douane et le douanier anglais sculpte des bonshommes dans des racines de cèdre, comme jadis les employés des chemins de fer allemands dans des planches de sapin. Deux commis-voyageurs ont paru dans le pays avec leurs échantillons, mais ils n'ont trouvé rien à vendre ni à acheter et le traité de commerce reste vierge.

Entre deux bohèmes :

—Ah! que je voudrais avoir cinquante mille francs de rente!

—Pourquoi faire

—Pour ne rien faire, parbleu!

Première entrevue entre fiancés :

—Comment vous remercier, mademoiselle, de m'avoir accepté....

—Mais, monsieur....

—C'est que j'avais déjà été refusé par plus de vingt jeunes filles.

Tête de la fiancée!

JULES ET JULIETTE.

II

Monsieur l'Editeur,

Permettez-nous d'achever aujourd'hui notre causerie dominicale sur les *Jules* et sur *Juliette*. Ce que l'on a commencé, bon ou mauvais, doit avoir une fin, bonne ou mauvaise, quoique, bien des fois, il vaudrait mieux ne point commencer et se taire que d'écrire des riens et fatiguer les gens.—Que de crimes commis avec la langue et la plume!.... Les sottises sont encore plus innombrables....

Mais si Jules Favre, Jules Grévy et Jules Ferry, morts après une vie et une œuvre qui ne furent certainement pas sans honneur et sans éclat, sans patriotisme et sans dévouement à la cause service, ont dû leur élévation personnelle et leur fortune politique non seulement à la supériorité de leur esprit et à l'esprit moderne et démocratique qu'ils représentaient, mais encore à leur profession et au barreau qui sont devenus dans nos temps le chemin des rostres et de la tribune aux harangues où les Cicérons deviennent quelquefois des hommes d'Etat et des grands hommes,—l'art de parler sera longtemps l'art du pouvoir—Jules Simon, lui, le quatrième des Jules sans en être le moins remarquable, vivant du reste encore dans la demi lumière d'un Sénat de vieillards et de chauves, peut-être de sages, ne fut point avocat. Il ne joua préalablement aucun rôle au prétoire, vêtu de la robe ornée de la peau de lapin. C'est par l'Université, le professorat et le livre que Jules Simon se fit un chemin vers la célébrité, dans la renommée et dans l'histoire. Il est un fils libéral et respecté de cette Université qui ne fut jamais entièrement servile; et si le professeur et le lettré, bourgeois sans doute et n'ayant pas des idées bien audacieuses et des instincts bien révolutionnaires, a pu grâce aux évolutions du temps et du progrès, grâce au siècle qui fut profondément laborieux en pensées et en études, par la méthode, par la patience, par la prudence, par la constance, par la modération et par la conciliation,—toutes qualités plus ou moins universitaires et précieuses—occuper les premières fonctions de l'Etat, être plusieurs fois ministre, devenir Chef du Conseil, s'inamovibiliser en Sénateur et mourir en Académicien, c'est-à-dire en Immortel, il ne faut pas absolument regretter que Jules Simon n'ait point été avocat comme les trois autres Jules.

Il n'en parla pas avec moins d'éloquence une langue qu'il sait admirablement écrire, dont il est l'un des maîtres illustres et qu'il dota de véritables chefs-d'œuvre. "Ce diable d'homme qui, selon Dupanloup, aurait pu devenir cardinal, et dont la libre pensée est aussi respectueuse et aussi conciliante que possible, écrit parfois comme un prêtre, avec toute l'onction d'un fervent et d'un croyant. Et comme il connaît les nuances et les délicatesses du merveilleux organe que l'enseignement, l'étude et le livre lui ont révélé comme au plus habile des instrumentistes et au plus consommé des virtuoses! Il excelle également dans la langue parlementaire. Toutefois, ne lui demandez rien du tribun.

N'ayant jamais porté la robe de l'avocat ornée de la peau de lapin, ni la robe du prêtre orthodoxe, Jules Simon n'a connu pour robe que celle du professeur et de l'universitaire. L'habit d'Académicien est son habit des dimanches. Cela, du reste, peut suffire à sa gloire, et Jules Simon, homme d'ordre, correct et soigneux de son nom, se gardera bien de compromettre imprudemment cette gloire gagnée non sans mérite et ménagée avec plus d'art encore.

Beaucoup, assurément, se sont demandé et se demandent si Jules Simon, dont la haute valeur intellectuelle et le talent ne sont mis en doute par personne, est affirmativement un libre penseur, un philosophe, un chrétien, un républicain, un démocrate, un socialiste ou tout ce que peut être un homme supérieur et multiple en nos temps de raisonnement, de lutte intérieure et d'éclectisme où l'homme s'analyse et s'explique plus difficilement que jamais. Et Jules Simon le sait il bien lui-même? N'y aurait-il pas même en lui un peu du scepticisme de l'école et de l'Université? En quoi ne serait-il pas de son époque ou de son siècle, et, pour être un homme remarquable de son siècle, est-on dispensé d'en avoir les doutes, les croyances et la physionomie? L'homme absolument simple, qui ne serait point complexe et qui n'offrirait aucune contradiction, ne serait ni vrai ni grand. Et c'est pourquoi, en disant que Jules Simon, un penseur sérieux et consciencieux, a en lui, sans être faux et sans être hypocrite, tout à la fois du libre-penseur, du philosophe, du chrétien, du républicain, du démocrate et du socialiste, l'on ne calomnierait ni Jules Simon ni la nature humaine. Honni soit qui mal y pense!..

Et si Jules Simon, un incontestable savant, à qui l'histoire des temps, des gouvernements, des nations et des civilisations est familière comme à tout savant digne de ce nom, ne peut pas être autre chose que républicain à cette heure, dans ce siècle et dans sa patrie, nous devons l'estimer et l'honorer pour la découverte qu'il a faite d'une république inconnue jusqu'alors, ou tout au moins innommée, et qui pourra bien, espérons-le, devenir la république de l'avenir. Cette république, en tout cas, lui fait honneur et le caractérise au milieu des autres républicains. Elle en fait un républicain à part.

Car l'on connaissait les républiques de la Grèce Ancienne, tant étudiées par la jeunesse des écoles, célèbres, fameuses, glorieuses, classiques, héroïques dans leur petitesse, dont le souvenir et la grandeur rayonnent encore sur nous dans les grands noms de Lycurgue, de Solon, de Périclès et de tant d'autres, et qui furent égalitaires comme Sparte, oligarchiques comme Athènes et fédérales comme Thèbes, mais toutes plus ou moins turbulentes, agitées, belliqueuses, immortelles par leurs œuvres, et montrant dans un pays large comme la main l'une des plus merveilleuses civilisations de l'esprit humain et créateur.

L'on connaissait, également classique, ayant un côté militaire et conquérant, conservatrice dans le Sénat, fière dans le conseil, démocratique dans le tribun du peuple, haute dans le droit et dans la jurisprudence, réglée et raisonnable dans ses pontifes, mais plus tard corrompue par le luxe, le fruit des conquêtes, l'inégalité et la plaie antique de l'esclavage, la république romaine qui faisait du *civis romanus* le premier citoyen du monde et dont le dernier grand citoyen fut Marcus Tullius Cicéron. Son histoire est certainement mieux connue que notre propre histoire, et les républicains modernes, plus imitateurs que créateurs, ont souvent cru faire des choses nouvelles avec les vieilles choses de Rome.—*Voiers nero.*—Bien, du reste, n'est bien nouveau sous le soleil, et vous trouverez même des gens qui prétendent que toutes les formes de gouvernement, depuis la création du monde, ont été essayées par les hommes et ne valent qu'autant que les hommes sont bons.

L'on connaissait la Florence des Médicis, des lettres, des arts, du Dante, de Machiavel du peuple gras, du peuple maigre et des factions qui se disputent le pouvoir;—la Gênes des doges, des Doria, des Grimaldi, des navigateurs, des marchands et de la rivale de Venise :—la Venise des doges également, des Dandolo, des Faliero, du conseil des *Dix*, des galères marchandes, commerçantes, conquérantes et maîtresses de la Méditerranée : républiques glorieuses à plus d'un titre, d'une Italie qui se recomposait dans les luttes du moyen âge, était tour-à-tour Guelfe et Gibeline, et devait, après la plus singulière histoire de Barbares envahisseurs, d'empereurs, de Papes, de ducs, de princes, de petits états, de petites républiques, de démocratie, d'aristocratie, d'oligarchie, de théocratie et d'admirable transformation dans une incomparable Renaissance au milieu du chaos politique et social, trouver à la fin du XIXème siècle son unité nationale dans une royauté savoyarde et constitutionnelle. Cette royauté, toutefois, aurait tort d'hypothéquer le XXème siècle en sa faveur. Car ce siècle sera particulièrement mauvais pour les princes, pour les rois et pour les empereurs

L'on connaissait, dans des temps plus rapprochés, vers la fin du siècle dernier, la République française de 1792, qui fut une et indivisible, qui devint celle de 93, qui eut des heures solennelles et terribles, des pages éclatantes et sanglantes, des chapitres qui sont toute une épopée et toute une gloire, des géants de Convention trop hauts pour l'insulte et des héros de patriotisme et de liberté qui chantèrent superbement la victoire aux frontières. Ce fut une époque où les années vécues ont contenu des siècles. Le passé y sombra et l'avenir en surgit. Tout fut touché, remué et révolutionné. Jamais plus puissant esprit démocratique ne souffla de plus haut, n'alla plus loin et ne fit pareille révolution dans le monde,—cyclone pour les trônes, pour les vieux temples et pour les institutions condamnées par l'éternelle justice. Un soldat de fortune né de cette république et grandi par elle, l'étouffa, comme on sait, sous les lauriers de son ambition et de son génie extraordinaire, mais toutefois sans avoir détruit son œuvre et sans pouvoir lui enlever sa vertu de résurrection dans le monde. Les droits de l'homme et de l'humanité ne sont pas plus mortels que l'Evangile.

L'on connaissait aussi, après une Restauration de monarchie bâtarde et une royauté constitutionnelle bourgeoise, une république française de quelques jours, une ressuscitée craintive de 92, une étonnée de Février 1848 qui fut assassinée en Décembre 1851. Mais celle là, ignorante, naïve, crédule, confiante, modérée et passagère, présidentiellement mariée à l'aventurier d'un nom illustre et impérial, n'ayant plus des géants de 92 pour la défendre et se sentant aussi épouvantée que condamnée par le souvenir de la Montagne, ne sut jamais bien son nom.

Et qui donc, après la troisième république, celle d'aujourd'hui, la plus ancienne des trois, celle qui a vingt-cinq ans, celle qui vivra, grandira et se développera dans le temps et la justice, mais qui n'est pas parfaite et dans laquelle se fait le grand travail de la démocratie, de la législation sociale et de la civilisation sans esclavage, sans oppression et sans prolétariat; qui donc, agissant soi-même, voyant ce qui se fait, entendant ce qui se dit, comprenant plus ou moins le combat des principes et le développement des vérités dans la logomachie de nos jours, ne connaît pas les différents noms et les nombreuses épithètes que la république prend, se donne ou accepte actuellement selon les partis, selon les progrès et selon les évolutions sociales? Ces épithètes ne sont-elles pas même, dans la pensée des amis ou des ennemis, la condition de vérité ou d'erreur, de respect ou d'injure, de vie ou de mort? Thiers, bourgeois quelque peu républicanisé sur ses vieux jours, a dit que la république serait *conservatrice* ou qu'elle ne serait pas. Les uns la veulent *modérée* et se figurent qu'elle ne serait point *honnête* si elle ne leur ressemblent pas. Les autres lui donnent la mesure *démocratique* et *radicale* qui convient à leur esprit ou à leur classe. Gambetta, un moment tribun, mais devenu homme d'Etat plus tard et prudent, la rendait *opportuniste* pour les besoins de sa cause, ne prévoyant pas du reste que ses propres amis et ses disciples, après le combat et le triomphe, verraient l'opportunisme dans la satisfaction du pouvoir, dans une modération qui ne saurait effrayer les plus timides, dans un pas si lent et si peu sensible qu'on peut douter de son existence, avec de bons, de braves, d'honnêtes et de sincères *ralliés* qui consentiraient généreusement à partager les honneurs, les fonctions et les profits d'une république anti-radicale, peu démocratique, point dangereuse, point blessante et point violente, ayant une sainte horreur des socialistes et des révolutionnaires, et se faisant pardonner le plébéianisme de son nom par l'aristocratie de ses procédés et de ses lois.

Mais si nous connaissons tous, en les comprenant presque, les nombreuses épithètes et les différents noms que la république se donne ou que lui donnent les hommes, les partis, les classes, les passions, les sentiments et les intérêts, et si, sachant que cela est inévitable et que cela doit être, nous ne nous effrayons pas outre mesure de certains noms étranges et singuliers, effrayants même pour beaucoup, nous devons une reconnaissance toute particulière à l'universitaire, au professeur, à l'auteur, à l'orateur, au lettré, au savant, au républicain éclectique et composite, à l'excellent bourgeois tout conciliant qui a de la rondeur et de la finesse dans l'esprit, à l'Académicien et à l'Immortel qui s'appelle Jules Simon et qui a découvert la *République aimable*.

Car c'est un homme bien aimable que Jules Simon.

Hier, à l'occasion du 80ème anniversaire de la naissance de Bismark, comme on le priait de porter un jugement sur l'ennemi de la France et sur l'homme de la *Force primant le Droit*, Jules Simon trouvait le moyen de n'en porter aucun, de se dérober avec un art infini et de n'être ni désobligeant ni désagréable pour celui que Juliette Adam, la femme française et brave....

Mais, M. l'Editeur, nous voyons un peu tard, cette fois encore, que notre article a dépassé la mesure ordinaire et permise, et qu'il nous faut renvoyer à dimanche prochain notre appréciation sur Mme Juliette Adam, le courageux directeur de la *Revue nouvelle* et la patriote française.

J. GENTIL.

La Doctrine Monroe et le Congrès.

Il est fort question, en ce moment, de proposer au Congrès de proclamer solennellement et nettement la Doctrine Monroe, par conséquent, de la maintenir dans toute sa teneur. Soit. Il est évident que les conflits qui surgissent partout, depuis quelque temps, entre l'Europe et les républiques de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud, exigent que l'on sache à quoi s'en tenir à cet égard. Jusqu'ici, l'administration de Washington n'a pas en une voie bien nette à suivre au milieu de tous ces différends. Il lui est difficile de se lancer à fond dans une question de ce genre, sans savoir si, arrivée à un certain point, il ne lui sera pas interdit d'aller plus loin; si elle ne sera pas obligée de revenir piteusement sur ses pas. Il est certain que si cette doctrine avait été nettement formulée par le Congrès, de façon à engager la nation, l'administration aurait pu montrer plus d'énergie dans l'imbroglio qui vient de se débrouiller, tant bien que mal, au Nicaragua.

Mais le meilleur moyen de mettre sérieusement en vigueur la Doctrine Monroe et de forcer les autres nations à l'admettre, c'est moins encore de la proclamer pompeusement, en paroles, que de se mettre soi-même en état de la faire respecter par les autres. On n'y arrivera qu'au moyen de la création d'une forte marine digne d'une nation qui compte 70.000,000 d'âmes qui a plus de 20.000 milles de côtes sur les deux océans, et se trouve maintenant en constantes relations d'affaires avec les deux-tiers des nations du globe. Toutes ces nations ont des intérêts commerciaux avec nous ne savons combien de républiques qu'englobe l'ancienne doctrine. De là, à tout moment, des occasions de conflit. Comment l'Union pourrait-elle les soutenir si elle ne se sent pas appuyée par une puissante marine? Là est le vrai nœud de la question. Soyez fort sur mer et vous ferez respecter vos prétentions. Il est incoyable que le Congrès ne l'ait pas compris depuis longtemps et n'ait pas agi en conséquence.

Société de l'Orphelinat Français N. Girod---en liquidation.

Les liquidateurs de la Société de l'Orphelinat Français N. Girod, MM. G. Tujague, C. Andrée et V. Pedelahore ont terminé le travail dont ils avaient été chargés.

Toutes les donations faites à la Société ont été remboursées.

Tous les membres qui se sont présentés chez le trésorier ont reçu le montant de leur cotisation de l'année dernière.

Il restait en caisse une somme de $209.30 qui a été remise par l'intermédiaire de M. le Consul de France aux orphelinats de Ste Marie et du Mont-Carmel.

Ci après les lettres de remerciement de ces établissements charitables :

Nlle-Orléans, 10 mai 1895.

Monsieur le Consul,

Les sœurs Marianites de Ste-Croix ayant charge de l'Orphelinat Ste-Marie, remercient Monsieur le Consul du chèque de $104 65 adressé dans sa lettre du 7 mai 1895.

Nous recevons cette offrande avec reconnaissance et nos chères orphelines adresseront chaque jour au Ciel de ferventes prières en témoignage de leur gratitude et demanderont au Seigneur de récompenser votre société de sa générosité.

Agréez, etc.

Signé SR M. DU DÉSERT,
Supérieure.

Nlle-Orléans, 8 mai 1895.

Monsieur le Consul,

Je viens de recevoir votre lettre du 7 courant avec le chèque de $104 65.

Laissez-moi vous remercier que la société ait pensé à inscrire l'Asile du Mont Carmel au rôle des bénéficiaires dans la répartition des fonds de l'asile Girod.

L'asile du Mont-Carmel a toujours ouvert ses portes, sans compter, à toutes les orphelines de nos compatriotes.

Vous pouvez être assuré qu'on y maintiendra ces bonnes traditions.

De plus, la direction s'est appliquée jusqu'à cette heure à maintenir la langue française et elle est bien décidée à persévérer dans cette voie, malgré les difficultés de cette heure présente.

Merci de nouveau; les petites orphelines prieront pour la Société que vous représentez avec tant de distinction.

Agréez, etc,

Signé: SŒUR JUSTINE,
Supérieure.

Un jeune loqueteux se faufile dans les rangs de troupiers qui vont au chemin de fer afin de se rendre au port d'embarquement pour la campagne contre les Malgaches; il en est renvoyé par une taloche et un léger coup de pied. Hurlements, injures, etc., du gamin.

—Qu'est-ce que tu as? lui demande un passant qui n'a rien vu.

Le petit mendiant se ravise et tendant sa casquette :

—Donnez au premier blessé de Madagascar!

J. SANTOS ZELAYA.

Une des personnalités les plus en vue depuis quelque temps, est celle dont le portrait précède ces lignes, J. Santos Zelaya, le Président du Nicaragua, natif de Managua et âgé de 46 ans.

Zelaya possède de vastes terres où se cultive le café. Il fut toujours à la tête du Parti Libéral dans son pays; trois ou quatre fois le parti conservateur l'a banni de chez lui.

Il a été élevé à Paris et y a demeuré huit années. C'est dans les Etats de l'Amérique Centrale où il combattit pour le parti libéral qu'il gagna ses épaulettes, car il était général dans l'armée, longtemps avant d'être Président.

En avril 1893, il réunit les troupes libérales aux troupes conservatrices sous le Dr Sacrasa; mais des incidents survinrent qui poussèrent Zelaya et les Libéraux à guerroyer contre les conservateurs qu'ils vainquirent en juillet 1893.

C'est le récent malentendu entre la Grande-Bretagne et le Nicaragua qui remit le nom de Zelaya en lumière.

Complications dans l'Extrême Orient.

Ah! que nous avions raison, quand nous disions que le conflit Sino-Japonais était la boîte à poudre de l'avenir. Les choses y prennent une assez vilaine tournure. Le Japon, après s'être rendu, en apparence du moins, aux observations de la Russie, de l'Allemagne, de la France; après avoir cédé à leurs protestations, semble vouloir revenir sur ses pas, aujourd'hui. Il refuse d'abandonner la possession de Port Arthur, dans la Mantchourie. Il est, en cela, évidemment soutenu par l'Angleterre qui, pour prix de son appui, voudrait obtenir la possession d'une ou de quelques unes des îles Pescadores.

Qu'on se rappelle l'histoire de l'île de Chypre, après le traité de Berlin. C'est exactement le même fait qui se reproduit ici.

Nous ne parlons que sur l'autorité des dépêches qui nous arrivent au dernier moment. Mais ce qu'elles nous apprennent rentre tellement dans les allures traditionnelles de la politique anglaise, que nous ne pouvons nous empêcher d'y ajouter foi.

Nécessairement, la Russie continue à envoyer des troupes dans l'Extrême Orient, et s'apprête à tenir tête au Japon. L'horizon se rembrunit, au lieu de s'éclaircir, comme nous commençions à l'espérer.

Si le Japon refuse d'évacuer Port-Arthur, c'est qu'il est appuyé par la Grande-Bretagne, et si la Grande-Bretagne le soutient en cette occasion, c'est qu'elle a à y gagner quelque chose. Comment se terminera cet imbroglio? personne ne le sait encore. Mais il faut nous attendre à quelque dénouement tout à-fait imprévu.

Si les puissances européennes ne tiennent pas bon, elles seront jouées pas l'Angleterre. Nous ne croyons pas à une guerre immédiate; mais elle ne se fera pas longtemps attendre; la situation est trop tendue pour qu'il n'en résulte pas un conflit prochain.

Décidément, Li-Hung-Chang faisait preuve de prévoyance et de sagesse, quand il conseillait au Mikado et au comte Ito de ne pas s'installer sur le territoire chinois. Il en devait, selon lui, résulter de très sérieuses complications. C'est ce qui arrive, en effet.

Voyageurs arrivés à l'Hôtel Grunewald.

Mme V H Kyle, Hyuma; A Lyons, J H Dickinson New York; F T Powers, Geo B Carter, C A Ray, Louisville; D J. Batchelder, Hazelzurst; F Brown, Detroit; A Kaffan, Natchitoches; A W Wise et femme, W S Torrey et femme, Shreveport, Lne; Jos W Hubbard et femme, Tusan, Cal; Harry H. Barclay, N. Y; H Avery, Memphis, Tenn; Hy. Koebler, Louisville, Ky; B C Lusby, O M Turner, Jackson, Miss; Jno. D Miller, Carthage, Ill; K Brandon, N Y; C C Call, Algona, Ill; Fred Buser et femme, St-Louis, Mo; E Steenhart, Ky; W O Korten, Chicago; Furel, Louisiane; M. et Mme S Babcock, Waterbury, Ct; W B M Donald, Chicago, Ill; C Fearis, Chicago, Ill

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

Un Manifeste du Marquis di Rudini.

Presse Associée du Sud.

Rome, 11 mai—Le marquis di Rudini, ancien premier ministre, a lancé un manifeste à ses partisans.

Il émet un programme de réformes dans l'administration, la magistrature, les travaux publics et les finances. Dans ce document, le marquis prône le règlement du droit de combiner la réforme ecclésiastique avec le principe du comte Cavour, l'Eglise libre dans l'Etat libre.

La nouvelle Chambre, dit l'ancien ministre, doit rappeler le ministère au respect de la Constitution qu'il a violée. Di Rudini exprime sa confiance dans le triomphe de l'opposition.

En Orient.

Presse Associée du Sud.

Berlin, 11 mai—Le Frankfurter Zeitung, par l'organe de son correspondant de St-Pétersbourg, dit qu'un haut fonctionnaire russe exprime la crainte que le Japon n'ait l'intention de différer la conclusion définitive des arrangements au sujet des difficultés avec la Chine.

L'Europe, ajoute le fonctionnaire, ne peut empêcher les menaces du Japon, et l'entente présente n'est que temporaire.

La Question de l'Extrême-Orient toujours ouverte.

Presse Associée du Sud.

Paris, 11 mai.—Le *Soleil* craint d'autres surprises dans la question Sino japonaise, et déclare que beaucoup de choses sont encore à régler avant la fin des troubles

La Russie Envoie des Troupes.

Presse Associée du Sud.

Berlin, 11 mai—Le correspondant de St-Pétersbourg de la *Gazette de Francfort* télégraphie que des renforts de troupes Russes partiront prochainement pour l'Orient, en conséquence de l'entêtement du Japon à occuper temporairement Port Arthur; de son rejet des autres concessions, et de son refus positif de limiter ses forces militaires et navales.

Le gouvernement Russe suspecte l'Angleterre d'une entente avec le Japon, afin d'obtenir une des îles Pescadores.

Nouvelles Américaines.

La Neige dans le Nebraska.

Presse Associée du Sud.

Port Robinson, Nebraska, 11 mai—Une chute de température de 32 degrés en douze heures a amené la neige ce matin; elle est tombée pendant une demi-heure et a recouvert les collines.

Climat Bizarre.

Presse Associée du Sud.

Burlington, Iowa, 11 mai—Le thermomètre est tombé hier matin de 90 à 30 degrés.

Le soir, une forte pluie a été accompagnée d'un vent violent et de tonnerre.

Dans le Minnesota.

Presse Associée du Sud.

Winona, Minn., 11 mai. — 92 degrés hier matin, hier soir 50. Il n'avait jamais fait si chaud à cette époque de l'année.

Le Glad-Tidings.

Presse Associée du Sud.

Victoria, Colombie Britannique, 11 mai—On est toujours sans nouvelles du steamer Glad-Tidings.

La Conférence méthodiste a fait télégraphier au gouvernement du Dominion par le révérend Sutherland, surintendant des missions à Toronto, pour demander l'affrètement d'un navire pour rechercher le Glad-Tidings.

Le steamer Quidra, du gouvernement est en ce moment sur les côtes de l'Alaska, avec les commissaires canadiens des frontières.

La Santé de M. Gresham.

Presse Associée du Sud.

Washington, 11 mai—L'état de santé du secrétaire Gresham ne s'est pas amélioré. Il n'a pu reposer la nuit dernière, à cause, en partie, du mauvais temps semblable à celui de l'autre nuit. On annonce qu'il est mieux ce matin.

Exécuté.

Presse Associée du Sud.

St. Joseph, Mo., 11 mai—Joseph Burries, alias Dusty, un criminel de couleur, a été exécuté ce matin.

Il a gravi bravement les marches de l'échafaud et a prononcé une longue harangue dans laquelle il a rendu l'ex-shérif Carson responsable de sa mort, prétendant qu'il avait pris avantage de ses déclarations au moment de son arrestation.

La trappe est tombée à 10 heures 53 minutes, et Burries est mort de strangulation. Il avait été condamné pour le viol de Bertha Potter, une petite fille de sept ans.

Un Village détruit par le Feu.

Presse Associée du Sud.

Buffalo, Etat de New-York, 11 mai.—Le petit village d'Oakfield, dans le comté de Jennesee, a été entièrement détruit par un incendie.

Pas une maison n'est debout. Les habitants se sont réfugiés dans les champs environnants.

Rien n'a pu être sauvé. La perte totale s'élèvera à $75,000. On annonçait d'abord quelques accidents, mais les dernières nouvelles établissent que tous les habitants ont pu s'échapper.

A Olneyville.

Presse Associée du Sud.

Providence, Rhode Island, 11 mai—Toutes les fabriques d'Olneyville ont fermé leur portes à midi, pour un temps indéterminé. Les manufacturiers annoncent qu'ils ne reprendront les affaires qu'au moment où les ouvriers auront cessé leur agitation. Dix mille hommes sont sans travail.

A Pocahontas.

Presse Associée du Sud.

Bluefield, Virginie de l'Ouest, 11 mai—Le gouverneur O'Ferrall accompagné de son état-major est arrivé à Pocahontas pour faire une enquête personnelle sur les diverses phases de la grève Des hommes n'appartenant pas à l'union arrivent, ainsi que des troupes.

Juste à temps pour sauver son enfant.

Presse Associée du Sud.

Spokane, Etat de Washington, 11 mai—Newton Blagg, un ranchman résidant près de Chatteroy, est arrivé chez lui hier juste à temps pour sauver d'une mort horrible sa petite fille de deux ans.

Sa femme, atteinte de folie, avait bâti un autel dans les bois, près de la maison, sur lequel elle avait préparé un bûcher pour brûler vivante son enfant. Elle priait avant le sacrifice lorsque son mari est arrivé. Il a conduit sa femme à Spokane; elle sera enfermée dans un asile d'aliénés.

Explosion à Chicago.

Presse Associée du Sud.

Chicago, 11 mai—Treize personnes habitant la bâtisse numéro 10 de la rue Sherman ont été blessées ce matin à une heure 15 minutes par une explosion de gaz; plusieurs mourront.

Le rez-de-chaussée était occupé par Aug. Meischall, un débitant de liqueurs; les deux étages supérieurs servaient de pensions.

Aug. Meischall a sauté d'une fenêtre du second étage et s'est blessé fatalement.

Sa femme et ses deux enfants ont été grièvement brûlés; un des enfants est mort à deux heures. D'après les suppositions, l'explosion est due à une accumulation de gaz dans le sous-sol.

Un énorme jet de flamme a précédé l'explosion, et en a été probablement la cause.

Deux autres victimes de l'explosion sont mortes ce matin. Aug Meischall a succombé à des lésions internes à l'hôpital St-Luc Alexandre Dune, brûlé de la tête aux pieds, est mort à l'hôpital du comté. L'état des autres blessés est très mauvais; plusieurs mourront probablement aujourd'hui.

Deux frères exécutés.

Presse Associée du Sud.

St-Louis, Mo., 11 mai—James Murray a été pendu ce matin à 6 heures 55 dans la cour de la prison de Clayton, une ville située à quinze milles à l'ouest de St-Louis, pour l'assassinat d'Edgar Fitzwilliams, un conducteur de tramway, le 19 mai 1893. La colonne vertébrale du condamné a été cassé par la chute, et il a été déclaré mort à 7 heures 5 minutes.

Son courage l'a quitté sur l'échafaud, et il a dû être soutenu pendant que le bourreau ajustait la corde.

Edmond Murray, son frère, a été exécuté à la prison de Herman, pour le même crime, à huit heures ce matin. A huit heures douze minutes il était déclaré mort par les médecins; le cou s'était cassé dans la chute. Il est mort bravement et a protesté de son innocence jusqu'au dernier moment.

Mort du Général Sutherland.

Presse Associée du Sud.

Washington, 11 mai—Le général Charles Sutherland, ancien chirurgien-général de l'armée, est mort à sa résidence la nuit dernière. Il était âgé de soixante-cinq ans.

La Fin d'un Drame.

Presse Associée du Sud.

Huntington, Virginie de l'ouest, 11 mai.—Le procès de Lewis Cole, accusé